

TESTER LE PRIMATE

I

Je ne trouvais pas le sommeil. Mon dos me cuisait trop. Je finis par me lever, enfilai un haut de pyjama et passai à la cuisine ; qui ne dort pas crève de faim. J'avalai un fruit, un bout de jambon avec du café, passai aux toilettes, et entrepris enfin de faire ce pour quoi j'étais venu dans ce lointain pays : je pris le sac de sport contenant la machine, attrapai une lampe et sortis dans le jardin.

De la brume flottait dans les creux. Elle étendait son tapis blanc jusqu'à hauteur des genoux, enlevant ses roues à ma voiture, qui en ouvrait des yeux étonnés. Il y eut un petit bruit mouillé sur ma gauche ; c'était le chat du voisin, une bête sans scrupules qui partageait mes repas et squattait ma veste pour y faire la sieste. Il sortit d'un buisson et vint à ma rencontre. Ce faisant, il disparut presque entièrement dans la purée ; je ne vis plus que sa queue qui fendait l'onde, comme un périscope, en direction de mes jambes. On se frotta un peu, on gratouilla un menton, puis nous allâmes de concert visiter cette merveilleuse grange certainement pleine de mulots.

J'ouvris la porte envahie de liserons. Le chat me fila entre les jambes et disparut à l'intérieur. Je le suivis. Le toit effondré laissait voir les étoiles, avec la Lune. Sur l'aire dégagée par mes soins les jours précédents, je déposai la machine, dos au sol. Le chat vint la renifler. Je l'écartai doucement tandis que j'appuyai sur le bouton d'agrandissement. Le phénomène, bien que bruyant, ne sembla pas surprendre l'animal, qui s'allongea sur le flanc et prit un air blasé. J'ignorai ses grimaces, respirai un grand coup... et un chien réveillé aboya au loin. Zut ! Je n'avais pas prévu ça, citadin que je suis : la cambrousse est pleine de clebs.

Tant pis. J'appuyai sur le bouton de droite, celui de la floraison, et là, mes amis, je ne fus pas déçu... Effet immédiat ! Surgis du néant dans un craquement de tonnerre, se dressèrent deux blocs élancés, d'à peu près trois mètres de haut, qui s'enracinèrent dans le sol de la grange, comme deux vieux gros menhirs extraterrestres, tandis que la plate-forme de commande disparaissait purement et simplement. Hurlements frénétiques de deux nouveaux chiens au loin, jappements d'un roquet en vacances.

Le chat, cette fois-ci, n'avait pas attendu la fin de la transformation pour décarer. Dès que les menhirs avaient commencé à gicler, il avait bondi au diable. Moi, j'avais trébuché en arrière contre la porte entr'ouverte, qui m'avait lâchement abandonné à mon sort en me ne retenant pas.

Un type en pyjama, projeté hors d'une bâtisse en ruine avec toute l'élégance d'un sac de patates, bascule dans la brume traîtresse qui cache ronces et caillasses. Pendant un instant, on ne voit plus que ses jambes en l'air, chaussées de pantoufles. Puis monte un hululement de sirène d'incendie, quand le dos ensoleillé rencontre la Terre et ses reliefs. Du coup, trois chiens supplémentaires se mettent à aboyer, puis quatre, puis cinq ! J'ai réveillé tout le quartier.

Cependant, un nouveau bruit enflait dans la grange, comme si cela ne suffisait pas. Un camion semblait vouloir s'y mettre en marche, crachant, toussant, cacochyme. Pendant un instant, je me suis demandé si je n'allais pas me faire rouler dessus par une antiquité furieuse. Au loin hurlaient des meutes.

II

Orages magnétiques drapés d'aurores boréales, perturbations radio, coupures de courant en Norvège, en Alaska, en Sibérie ; pendant que je faisais des galipettes dans les graviers, le pôle nord ne s'ennuyait pas. Il était cinq heures du matin et le ciel se bordait à l'est d'une symphonie flamboyante, résultat des explosions récentes du Klyuchevskoy.

Quelques jours plus tôt, une seconde éruption spectaculaire avait embrasé l'horizon de Rabaul, en Nouvelle-Bretagne, et recouvert la ville de cendres. Les habitants, qui en avaient l'habitude, reconstruisaient régulièrement certains quartiers. Les images sur le Net montraient les éternels cocotiers ployant sous la charge, les terres ensevelies dans les particules, la rade recouverte d'une croûte anthracite, et, au milieu de tout ça, des citadins en habits colorés, à l'abri sous des parapluies. Un ferry mélancolique tirait sur sa chaîne au milieu de la grisaille, sur un fond boursoufflé de nuages noirs. Toute la vie économique, figée, attendait la fin du phénomène.

Ce petit matin dans le jardin, la brume basse me rappelait les cendres de Rabaul. Les chiens ne voulaient pas se calmer, et, pour parachever cette nuit calamiteuse, l'abominable coq des Laleu entonna son chant territorial de l'autre côté de la haie. Je rentrai dans la grange, le dos irradiant de douleurs. Alors, et cette machine, qu'avait-elle à raconter ?

Les éructations asthmatiques s'étaient calmées avant même que je me fusse remis debout. Tant mieux car je n'étais pas trop rassuré. Je glissai un œil prudent par la porte... Tout avait l'air, je ne vais pas dire normal car il y avait tout de même deux menhirs bourdonnants là-dedans, mais en tout cas plus rien ne bougeait. Allons-y, puisqu'on est là pour ça.

Les deux objets s'étaient plantés de travers, dessinant un grand V dans la grange. Ils semblaient faits d'un d'albâtre gris sale marbré de veines rouges.

Quelqu'un les avait gravés de toutes sortes de caractères. Je ne reconnaissais aucun motif ; c'étaient peut-être des idéogrammes, épurés par des millénaires de raffinement stylistique, ou bien peut-être un alphabet dans le genre méditerranéen, formé de lettres dont chacune n'a qu'une seule valeur. Ou pourquoi pas des hiéroglyphes ?

Par contre, sur le menhir, ou totem, de droite, je découvris une vieille connaissance : le bouton avec le motif en œuf, qui devait servir à remballer tout le dispositif. Mais je n'allais pas l'essayer, celui-là ; j'en avais ma claque, des boucans divers.

Déployé entre les deux pierres, flottait un cerceau roussâtre. Un mince voile argenté, aux reflets de mercure, était tendu à l'intérieur du tore, comme du savon dont on va faire une bulle en soufflant. Il ondulait doucement dans la brise légère qui se levait avec l'aurore. Je fermai la porte pour ne pas compliquer les choses avec les courants d'air, et trouvai un bâton, dont je promenai le bout sur le voile, y dessinant un étonnant sillage d'étincelles silencieuses, comme les éclats du plancton dans la nuit marine.

Immédiatement, un hoquet sourd et mécanique s'échappa du totem de droite ; je bondis en arrière, angoissé à l'idée d'avoir fait une bêtise... Mais le monstre n'émit rien d'autre qu'un dernier grognement, et se tut pour de bon.

Je reposai le bâton sur le film, prêt à fuir... il ne se passa rien ; bien !

Autre essai ; il me faudrait un gant de jardinier. Où donc, bon sang, pourrais-je trouver ceci ? Ai-je vu une cabane à outils quelque part ? Je retournai fouiller dans la cuisine, sûr au moins de tomber sur des gants de ménage. J'avais dans l'idée d'effleurer ce film liquide avec une extrémité vivante, imaginant que l'appareil pourrait bien y réagir, comme sa forme précédente qui s'était activée au contact de la peau. Ceci dit, toucher la chose à main nue ne me semblait pas très prudent pour l'instant. D'où l'astucieuse et contradictoire idée de mettre des gants, qui pourtant sont bien morts. Ne cherchez pas à comprendre.

Bon, me direz-vous : s'il doit te foudroyer, ce ne sera pas du latex qui te sauvera ! Certes certes, mais pour des courants de plus faible intensité, allez savoir. J'avais été suffisamment cuit comme ça, restons prudent.

Je trouvai des gants, qui, bien entendu, ne m'allèrent pas. J'enfilai tant bien que mal l'index droit dans un doigt de caoutchouc, et retournai, glorieusement équipé, auprès de la machine. J'attrapai une cigarette en chemin.

Revenu dans la grange, je suis resté longtemps immobile, planté comme un idiot devant l'écran huileux, avec mon gant de cuisine qui pendouillait à l'index... J'avais la pétoche, comme de juste... Ô mon Dieu pourquoi suis-je venu faire le couillon tout seul ici ? J'ai regretté de ne pas être resté couché ; j'ai regretté d'avoir pris un coup de soleil, d'être venu en Bretagne ; j'ai regretté d'avoir extrait la machine de son tombeau. Finalement, j'ai amèrement regretté d'aimer les carrières souterraines. Je risquais de mourir bêtement, ou d'être aspiré Dieu sait où... Tous les films d'horreur ou de science-fiction que j'avais ingurgités dans ma jeunesse me racontaient que je faisais là un joli bulot, bien idiot comme il se doit, c'est à dire une excellente victime...

« Tu n'auras que ce que tu mérites ! » pensais-je en avançant le doigt.

Et alors ? Et alors ? Que se passa-t-il ?

Temps mort ! Finissons d'abord cette cigarette. Ce qui va se passer appartiendra sans aucun doute à l'histoire, sachons donc le savourer. Je reculai, satisfait de ce contretemps.

III

Les meilleures choses ont une fin, nous dit le bon sens populaire, qui n'hésite jamais devant une évidence et nous l'assène toujours comme si c'était là une grande découverte. Ainsi, une cigarette, qu'on la fume ou pas, se consume lorsqu'on l'allume, eh oui. Arriva le moment où la mienne ne fut plus qu'un mégot. Je me retrouvai devant l'écran, sans plus aucun prétexte pour n'y pas toucher.

Réfléchissons... Je dessinai une ligne. Les étincelles s'échappèrent dans le sillage de mon doigt, en formant de petites ondes circulaires comme lorsqu'on jette une poignée de cailloux dans l'eau. Elles s'estompèrent peu à peu, et l'écran redevint vierge. Alors je dessinai une croix en X, en prenant soin de faire les quatre branches d'égale longueur ; un motif pas trop aléatoire, contrairement à la ligne plus ou moins droite de mon premier essai, qui aurait pu être le fait, par exemple, d'une branche secouée par le vent. À cet instant, je cherchais à dessiner quelque chose d'intentionnel, qui fût le moins naturel possible.

Gagné ! Les étincelles s'éloignèrent de ma trace, hésitèrent en grouillant doucement mais sans plus s'estomper, puis elles se rassemblèrent pour former un nouvel X, un X réglementaire, raide comme la justice, précis et sans frivolités.

C'était la forme idéale du X ; comme si la machine avait interprété mon dessin, avait cherché dans sa banque le motif lui correspondant le mieux, et me l'avait renvoyé... Puis le caractère fut réduit et rangé en haut à droite ; visiblement, on gardait en mémoire mon bel essai , et l'on semblait m'inviter à dessiner encore un autre motif... Eh bien mais pourquoi pas ?

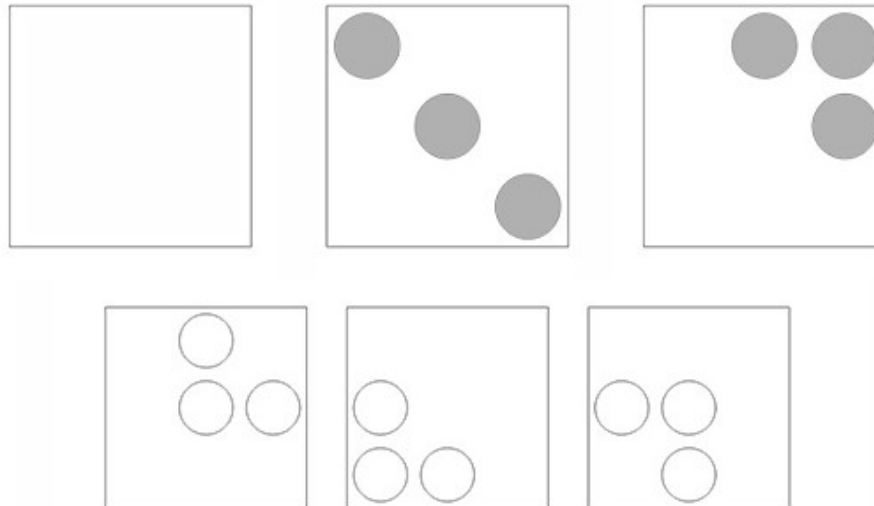
Je fis un cercle le plus parfait possible, que je divisai ensuite en quatre parties, comme un réticule de visée. J'attendis. Mon dessin s'effaça. L'écran afficha son interprétation, qui était une copie géométrique de la mienne, et la réduisit ensuite en la mettant à côté du premier X.

Puis la machine changea d'attitude : l'écran devint blanc, avec les deux motifs réservés en noir. Ceci pouvait signifier qu'elle voulait prendre la parole. Elle dessina rapidement trois pictogrammes en ligne, puis attendit. Docile, je les recopiai en dessous. Cela sembla la satisfaire, car elle changea encore de fond d'affichage, passant du blanc au gris, inaugurant sans doute un nouveau mode de comportement.

Tous les dessins, petits ou grands, avaient disparu. J'avais soif, mais le moment me semblait malvenu pour faire une pause. Quelque chose de grand allait

se passer, je le sentais ! Et n'oublions pas : depuis mon accident, j'étais devenu le spécialiste des rideaux qui s'ouvrent sur des mondes inconnus, de la mort qui n'est pas une fin, et des signes éclatants. Un vrai petit prophète. Maintenant que cette machine ne rugissait plus, je me sentais plutôt à mon affaire.

Les chiens s'étaient tus. Au bout de quelques secondes, s'afficha ceci :



Un test ? Je me sentis presque insulté. Un simple foutu test ? Alors c'est ça mon aventure ? Bon, si les seules attaques que me lançait la machine étaient une suite de questions débiles, je pouvais alors envisager de me détendre. Je partis tranquillement me chercher une tasse de café refroidi, une chaise et des biscuits, puis revins tout aussi tranquillement m'installer devant le petit défi qu'on me lançait. Il n'y aurait sans doute pas de limite de temps à chaque énigme ; sinon, un pictogramme quelconque m'en aurait averti.

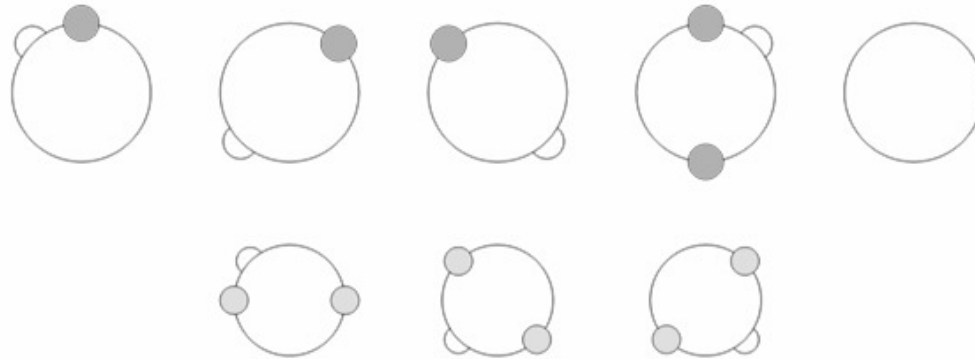
Visiblement, cette énigme se lisait de droite à gauche, avec le carré mystère en bout de ligne, et les trois propositions dessinées dans la rangée en dessous. Dans la case 2 en partant de la droite, tous les points avaient opéré un saut vers des positions voisines de celles du départ. Aucun n'était resté sur place. Donc, on pouvait imaginer qu'ils allaient continuer ainsi en case 3 : à sauter d'un cran vers des positions contiguës à celles qu'ils occupaient en 2.

Dans la ligne du bas, seule la figure du milieu traduisait ce comportement. De plus, le point en haut à droite semblait suivre une trajectoire en diagonale. En imaginant qu'il continuerait ainsi, ça l'amènerait en case 3 à se placer dans l'angle en bas à gauche : encore une fois, c'était la même figure qui proposait cette solution. Facile ! J'avançai le doigt – toujours ganté – vers le carré du milieu pour

le désigner, faute de mieux, en appuyant dessus... Ou faudrait-il redessiner la solution ? Non, fort heureusement. L'ergonomie du programme avait évolué ; les gestes étaient devenus plus symboliques, et l'interface s'en ressentait : l'écran clignota, puis ma réponse fut dessinée dans la case blanche...

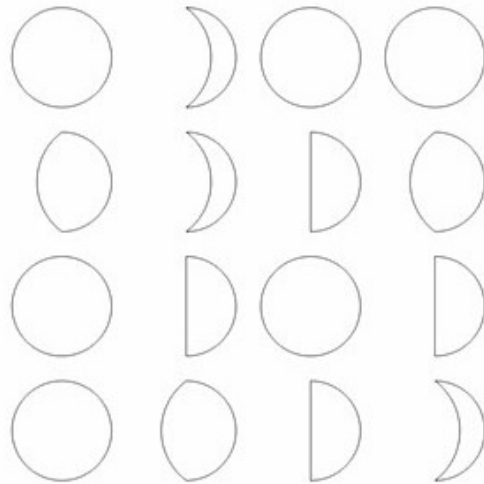
C'était curieux comme cette chose semblait adaptée à l'esprit humain ; je n'étais absolument pas perdu. Quel mystère pouvait bien se cacher là-dessous ? L'écran s'effaça, puis afficha une nouvelle question à laquelle je répondis, et d'autres encore, et ainsi de suite jusqu'à plus soif.

J'ai dû me creuser la cervelle plus de cinquante fois ; c'était une véritable évaluation de QI, mais dans quel but ? Pour les amateurs, j'ai recopié ci-dessous trois questions typiques ; vous pourrez toujours vous amuser avec si ça vous chante.



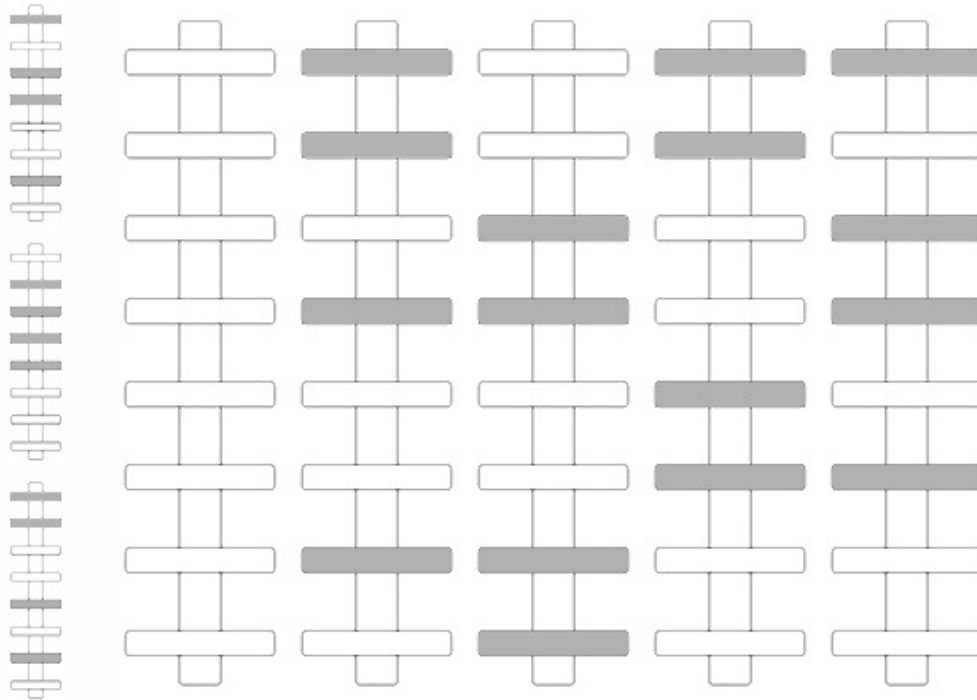
Ci-dessus, voici une des questions les plus simples qui surgirent au début ; grâce à elle, je pus me dérouiller le cerveau sans aucun danger.

La suivante n'est pas très compliquée non plus, dès qu'on a saisi le truc ; deux intrus s'y cachent. Indice : la pleine lune décide du modulo.



Trouver d'abord le sens de lecture le plus plausible ne serait pas une mauvaise idée ; ensuite, reste à cocher les intrus... Courage ! Je viens de la refaire alors que j'avais tout oublié de cette chose, et n'ai mis que deux minutes.

Un peu plus tard, il y eut ceci, sacrément coriace, et dont j'ai perdu la solution ; si vous la retrouvez, faites-moi signe, moi j'ai la flemme de chercher.



Le soleil était déjà levé quand l'interrogatoire se termina. Il était temps, je crevais de faim. Je ne reçus ni lauriers ni félicitations, ni aucune indication de score, simplement l'écran circulaire cessa d'être, plip... Les deux pierres se rapprochèrent *silencieusement*, merci mmesdames, en se mettant bien verticales, parallèles l'une à l'autre comme les piliers d'un portique.

Alors apparut entre elles une petite boule luminescente survolée d'étincelles en orbites rapides. De temps à autre, une des pierres dardait un éclair sur la boule, mais *silencieux*, s'il vous plaît ; apparemment, cette machine savait ne pas faire de bruit, quand elle le voulait.

Les décharges cessèrent. Les pierres disparurent. La petite boule lumineuse redescendit vers le sol et s'effaca ; à sa place, posée par terre, je vis une sorte d'antique souris d'ordinateur, toute brillante, avec deux touches d'un métal poli. C'était assez inattendu. Je la ramassai, et tripotai ces boutons pour voir ce qui allait se passer ; mais ils ne s'enfonçaient pas. J'appuyai un peu dans tous les sens, et découvris qu'ils coulissaient latéralement, laissant apparaître une vraie touche, elle, qui semblait pouvoir être cliquée. Donc, j'avais affaire à un poussoir protégé par un capot en deux parties ; sans doute pour éviter d'activer la commande de manière intempestive. C'était plutôt bien conçu.

Je quittai la grange, pensif. L'objet trouvé dans la carrière semblait avoir atteint sa forme définitive. Mais pour quelle fonction ?

